

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

KRAUS ET L'AUTORITÉ

Une histoire intellectuelle et sociale sous
l'Empire agonisant

Vincent Grandjean

12/09/2013

Rue des Moulins 31

2000 Neuchâtel

vincent.grandjean@unine.ch

Présenté pour le prix d'excellence 2013 de la société des Alumni de l'Université de Neuchâtel

Table des matières

1. Introduction	2
2. La lumière du déclin	4
2.1. Prédication funeste	4
2.1.1. Langage et progrès.....	4
2.1.2. <i>L'Apocalypse joyeuse</i>	7
2.2. Haine de soi	8
2.2.1. Judéité ou crise de l'identité	9
2.2.2. Kraus et la judéité	11
2.3. Parole indignée	13
2.3.1. <i>L'antijournal</i>	14
2.3.2. Embrasement scénique	15
3. Le zénith du pouvoir	16
3.1. Suprématie	16
3.1.1. Identité dominante	17
3.1.2. Crise du champ intellectuel	19
3.2. Masse haineuse	21
3.2.1. Tyrannie spirituelle.....	21
3.2.2. Objectivation et perversion.....	24
4. Conclusion	25
5. Bibliographie	27

1. Introduction

Ma sympathie pour Karl Kraus tient au fait qu'il ajoute à l'idée de l'intellectuel telle que Sartre l'a construite et imposée une vertu essentielle, la réflexivité critique: il y a beaucoup d'intellectuels qui mettent en question le monde; il y a très peu d'intellectuels qui mettent en question le monde intellectuel.¹

[Pierre Bourdieu]

Dans l'espoir de rendre compte de la singularité du champ intellectuel viennois empreint d'un sentiment de fin inéluctable entre 1899 et 1914, le présent travail tente de faire surgir les relations complexes que l'écrivain autrichien et juif Karl Kraus (1874-1936) entretenait à l'endroit de son époque, de sa personne et de ses contemporains. A cet effet, la structure de ce travail s'apparente à un diptyque consacrant à la fois la disparité et la complémentarité de deux histoires s'appropriant un même phénomène, celui d'un homme érigé en « juge suprême de la vie intellectuelle »².

Ainsi la première partie de cet écrit, baptisée *La lumière du déclin*, adopte les perspectives de l'histoire intellectuelle et recourt principalement aux arguments développés par Jacques Bouveresse, dont Gérard Noiriel rappelait récemment « l'utilité pour les historiens »³. En effet, en 1999, en organisant un colloque⁴ au sein duquel l'intervention⁵ de Pierre Bourdieu fut spécialement appréciée, le philosophe français souhaitait contribuer à l'inscription du cas Kraus au cœur des préoccupations actuelles des sciences sociales. Quant à la seconde partie de ce mémoire, aux accents plus sociologiques et intitulée *Le zénith du pouvoir*, elle renonce à une théorisation de la pensée krausienne, au profit d'un apprivoisement des techniques satiriques élaborées par l'écrivain, car celles-ci permettent de déceler les relations obscures qui unissaient les intellectuels au pouvoir. En ce sens, à l'aide des outils forgés par Pierre Bourdieu, cette seconde partie présente Kraus en tant qu'un révélateur des règles qui caractérisaient le champ intellectuel viennois. Enfin, ce chapitre final procède à l'analyse de l'effroyable impact de l'écrivain autrichien sur la masse dont Elias Canetti⁶ aurait réchappé.

¹ BOURDIEU, P., *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'Agir, 2004, p. 37.

² Selon l'expression de POLLAK, M., « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle », in *Karl Kraus et son temps*. Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle, 1989, p. 129-137.

³ NOIRIEL, G., « Des usages historiens de la philosophie », in *nonfiction*, 2012, p. 2.

⁴ Ce colloque intitulé *Actualité de Karl Kraus* fut organisé par J. Bouveresse et G. Stieg à l'institut culturel autrichien (Paris).

⁵ Cette contribution est parue sous le titre « Un manuel de combattant contre la domination symbolique » in Bourdieu, P., *Interventions 1961-2001. Science sociale et action politique*. Marseille : Agone, 2002.

⁶ E. Canetti (1905-1994) était un écrivain d'origine bulgare et fut un disciple de Kraus entre 1924 et 1929.

Plus précisément, le présent document étudie, dans un premier temps, l'édifice eschatologique krausien, tel qu'il est fondé sur une critique du langage qui dénonçait une prétendue dégénérescence des valeurs morales. Or afin d'expliquer le regard pessimiste que portait l'auteur viennois sur le monde, ce travail se propose de considérer deux thèses dissemblables mais pas incompatibles. La première d'entre-elles, intitulée *l'Apocalypse joyeuse*, est défendue par Hermann Broch et prônait la décadence effective d'une époque, légitimant ainsi la portée funeste de l'œuvre de Kraus. La seconde, nommée la *haine juive de soi*, fut élaborée par le philosophe Theodor Lessing et signifiait que Kraus se serait détesté lui-même avant de détester le monde, ce qui amenuiserait considérablement la pertinence des jugements émis par l'écrivain. Intervient alors, afin de mesurer les ravages d'un prosélytisme institutionnalisé, une présentation des armes de résistance brandies par Kraus face au prétendu déclin.

Puis, dans un second temps, émerge une réflexion sur la place dont jouissait Kraus au sein du champ intellectuel viennois : incarnait-il, comme le prétendait Bourdieu, « [...] le parfait combattant contre la violence symbolique »⁷, ou fut-il rattrapé par ce qu'il s'évertuait à condamner ? La réponse esquissée ici procède non seulement d'un examen de la trajectoire sociale qu'emprunta Kraus, mais surtout d'une analyse de la relation qu'il cultivait à l'endroit de son public. En vue de cela, ce mémoire accorde une attention particulière aux récits d'Elias Canetti, qui fut durant cinq ans esclave de celui qu'il nommait son idole, son dieu.

Si le présent travail semble *prima facie* pêcher par la disparité de sa méthode, la multiplicité de ses embranchements et l'abondance de ses sources publiées, il aspire en premier lieu à ouvrir quelques perspectives de recherche. En effet, le phénomène Kraus, en dépit des nombreux travaux de Jacques Bouveresse et Gerald Stieg et des quelques publications de Michael Pollak, demeure quasiment méconnu en France. D'ailleurs, la difficulté que rencontrent les chercheurs lorsqu'ils s'attèlent à la traduction de l'œuvre de l'écrivain viennois n'est pas étrangère à l'opacité du phénomène. Ainsi Kraus n'occupe-t-il pas, dans les sciences sociales, une place à la mesure de son retentissement passé et ce travail tente, avec moins d'ambition qu'il n'y paraît, de proposer quelques pistes de réflexion en vue d'une réhabilitation.

⁷ BOURDIEU, P., « A propos de Karl Kraus et du journalisme », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 131-132, 2000, p. 125.

2. La lumière du déclin

2.1. Prédication funeste

[...] la Cacanie était peut-être, après tout, un pays pour génies ; et sans doute fut-ce aussi sa ruine.⁸

Ainsi Robert Musil éclaira-t-il le funeste destin d'un empire engourdi par le songe du progrès. Vienne 1900, haut lieu de l'insouciance frivole, berceau de la modernité, apparaît aux yeux de Karl Kraus comme « un terrain d'essai pour la destruction du monde »⁹. En ce sens, la capitale austro-hongroise semblerait propice à l'émergence d'une multiplicité de théories fantasques, éclipsant « par le faux clinquant du succès »¹⁰ l'authenticité d'œuvres plus sobres mais décisives. C'est ainsi que l'avènement du sionisme autour des thèses de Theodor Herzl, le développement de la psychanalyse par Sigmund Freud, ou encore l'éruption littéraire et artistique de la Jeune Vienne [*Jung-Wien*], telle qu'elle est incarnée par Hermann Bahr, auraient profité, selon Kraus, d'un enthousiasme mondain irraisonné, qu'il était appelé à combattre. Cette lutte acharnée, menée par le polémiste autrichien à l'encontre de ce qu'il considérait être une dégénérescence culturelle, s'apparente consciemment à celle de Jérémie, prophète de l'Ancien Testament et chargé de révéler les égarements du peuple hébreu, cause de la destruction promise de Jérusalem.

2.1.1. Langage et progrès

Cette obsession krausienne pour la décadence procède essentiellement du constat amer quant à la perversion du langage imputée au goût viennois pour la futilité. Comprenons que l'intellectuel viennois entretenait une relation particulière à l'égard du langage, qu'il « [...] substitue à Dieu, en particulier au Dieu vengeur de l'Ancien Testament »¹¹, tel que l'affirme l'historien William M. Johnston. Ainsi, habité par la conviction selon laquelle « l'usage de la langue est le miroir de la moralité »¹², Kraus s'érigea pourfendeur suprême des solécismes, rêvant de délivrer la société viennoise d'une indolence propre au déclin culturel. L'altération langagière, dénoncée par Kraus, s'illustre de façon symptomatique par le verbiage incessant qui corrompt l'œuvre de Ludwig Wittgenstein, victime de sa notoriété. Une mésaventure d'autant plus dramatique pour l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, qu'il invitait ses lecteurs à s'insurger contre tout ce que les productions de l'intellect comportent de prestigieux.

⁸ MUSIL, R., *L'homme sans qualités*. Trad. P. Jaccottet, Paris : éd. du Seuil, 1995, p.43.

⁹ KRAUS, K., *Die Fackel*. N°400, 1914.

¹⁰ DAUZAT, P.-E., in JOHNSTON, *L'esprit viennois*. Trad. P.-M. Dauzat, Paris : PUF, 1985, p.14.

¹¹ JOHNSTON, W., *L'esprit viennois*. Trad. P.-M. Dauzat, Paris : PUF, 1985, p.247.

¹² *Id.*

C'est d'ailleurs à ce titre que Jacques Bouveresse devait conclure que « [...] le fait de devenir à la mode constitue en un certain sens l'aventure la plus fâcheuse qui puisse arriver à un grand philosophe, car l'attention réelle que l'on porte et l'effort véritable que l'on fait pour le comprendre sont souvent en proportion inverse de l'agitation qui a lieu autour de son nom [...]»¹³. Or, c'est justement cette agitation que condamnait Kraus, lui qui défendait une « conception proprement *éthique* de la responsabilité fondamentale de l'homme à l'égard du langage. »¹⁴ En effet, la phraséologie creuse, notamment propre à l'écriture journalistique, reflétait selon lui la décrépitude des valeurs, signe d'un empire qui se meurt.

Mais l'œuvre de Kraus transcende celle du vulgaire polémiste, en ce sens qu'elle s'établit en tant que sociologie de langue, démasquant l'anéantissement des esprits. Kraus explora notamment le cas des métaphores, convaincu qu'elles déterminent les modes de perception, tout en déplorant l'ignorance, exploitée par le discours propagandiste, quant à l'origine de celles-ci. Par exemple, le terme *sang* [*Blut*] peut jouir de significations multiples, selon qu'il est employé littéralement ou métaphoriquement. Or la propagande, mêlant sans cesse ces deux emplois, profiterait de la confusion sémantique générée, ainsi que d'une certaine inconséquence diachronique de la masse, afin de détourner les métaphores de leur usage civilisé et de les faire sombrer dans « l'univers brutal de la violence physique. »¹⁵ Ainsi, le « sang versé », qui évoquait autrefois allégoriquement la bravoure des soldats, se serait métamorphosé en la matrice d'une idéologie belliciste, confondant consciemment « sang versé » et « sang, vecteur de l'exaltation nationaliste ». En d'autres termes, la métaphore qui participait auparavant de la bienséance, ne suggérant la violence que de façon symbolique, aurait éclos et serait devenue acte. Selon Kraus, elle exhorte désormais les foules à infliger des souffrances réelles et cultive une atmosphère guerrière. C'est donc en dévoilant le « massacre des mots »¹⁶, présage d'un épilogue imminent, que Kraus se fit critique de la société.

Outre la corruption du langage, il est un autre élément qui détermina le pronostic pessimiste de Kraus à l'endroit non seulement de la survivance de l'Empire, mais également de celle de la civilisation tout entière: le progrès scientifique et technique. En effet, Kraus était persuadé que la fascination exercée par ce type d'avancée rimait avec la glorification de la superficialité, une notion tout à fait étrangère à la véritable culture. Plus grave encore, l'exploit scientifique et technique s'inscrirait au cœur d'un processus démesuré aspirant à « l'asservissement complet de la nature »¹⁷ et qui dut, selon sa prédication, attiser la colère cosmique. Dès lors des incidents, tels que le naufrage du Titanic survenu en avril 1912, furent-ils interprétés comme les

¹³ BOUVERESSE, J., *Wittgenstein : La rime et la raison*. Paris : éd. De Minuit, 1973, p.7.

¹⁴ STIEG, G., in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p.9.

¹⁵ TIMMS E., in *Ibid.*, p.33.

¹⁶ HORKHEIMER, M., in KAUFHOLZ, E., *Karl Kraus*. Paris : éd. De l'Herne, 1975, p.204.

¹⁷ BOUVERESSE, J., *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2007, p.18.

manifestations de cette colère : « Cela procure une certaine tranquillité de ressentir cette fureur de la nature contre la civilisation comme une protestation pacifique contre les dévastations que celle-ci a provoquées dans la nature. »¹⁸

Ainsi selon Kraus le déclin procéderait également d'une « inversion des valeurs »¹⁹, d'une prédominance de l'accessoire sur l'essentiel, du triomphe de la volonté de puissance, incarnée par l'ambition scientifique, sur la volonté d'essence [*Wille zum Wesen*]²⁰, qui s'amenuiserait à mesure que l'homme, enhardi par les gros titres, ne s'émeuve plus que de la prouesse. A cet égard, la conquête du pôle nord, intervenue en avril 1909 et communément attribuée à l'explorateur américain Robert Peary, bien que Kraus l'ait volontiers concédée à la bêtise humaine, offrit au polémiste autrichien l'occasion d'illustrer à la fois cet envoûtement maléfique que susciterait le progrès scientifique et technique, mais également la perfidie journalistique quant à la retranscription de la performance. En effet, dans un article consacré à l'événement en question, Kraus soutint que si un quelconque sentiment de supériorité de l'homme devait à présent émaner à l'endroit de la nature, cette dernière se chargerait, au mépris des éditoriaux, d'ébranler les prétentions humaines à grands coups de « [...] séismes, de raz de marée, de typhons, de pluies diluviennes [...] laissant aux seuls rédacteurs européens l'espoir que, très bientôt, "la volonté des hommes serait à même d'actionner les leviers de la nature". »²¹

Mais la conquête du pôle nord, telle qu'elle fût traitée par la presse, marquerait également l'instauration cruciale de la primauté ontologique de la nouvelle sur le fait. Dès lors, et comme le remarque pertinemment Jacques Bouveresse, il ne serait plus nécessaire « [...] que la découverte soit devenue réelle pour qu'il devienne impossible de douter qu'elle ait eu lieu. »²² En ce sens, Kraus considérait que l'humanité n'avait pas tant besoin de la véritable conquête du pôle nord, que d'un héros médiatique. Il ne fut donc pas étonné lorsque Frederick Cook déclara, avant même que son ancien compagnon d'exploration Robert Peary ne soit rentré de l'Arctique, qu'il avait atteint le pôle nord un an plus tôt. Cook aurait saisi que compte tenu de l'essence superficielle de l'événement, jamais l'exploit de Peary ne pourrait, en terme d'acclamation populaire, rivaliser avec les déclarations d'un concurrent, certes mensongères, mais parues à la une. En effet,

Un simple découvreur du pôle pouvait-il faire bonne figure à côté d'un homme qui avait découvert à quel point le monde avait besoin d'un découvreur du pôle ? Les honneurs dont on pouvait encore le couvrir n'étaient que de pâles

¹⁸ KRAUS, K., *Untergang der Welt durch schwarze Magie*. Munich : éd. Kösel, 1974, p.53.

¹⁹ BOUVERESSE, J., *Essais II, l'époque, la mode, la morale, la satire*. Marseille : Agone, 2001, p.28.

²⁰ KRAUS, K., *Untergang der Welt durch schwarze Magie*. Munich : éd. Kösel, 1974, p.360-361.

²¹ KRAUS, K., *Cette grande époque*. Trad. E. Kaufholz-Messmer, Paris : éd. Payot & Rivages, 2008, p.152.

²² BOUVERESSE, J., *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2007, p.20.

lampions comparés aux flammes d'enthousiasme qui avait salué une nouvelle venue au bon moment. C'est ainsi que le monde ramène le mérite d'avoir atteint le pôle Nord aux dimensions qu'il mérite.²³

Ainsi Robert Peary serait la victime à la fois d'une époque, caractérisée selon Kraus par une propension à accorder une considération exagérée à l'endroit de ce qui est imprimé aux dépens de ce qui a été fait, mais également de la science, dont on supposa qu'il était de son rôle de départager les deux explorateurs. Or, s'il s'avéra compliqué de démontrer la véracité scientifique des déclarations de Cook, il fut d'autant plus ardu, pour un milieu scientifique oppressé par le désir populaire d'ovationner son découvreur, de démontrer la fausseté de telles déclarations. C'est de cette façon que Peary aurait été tourmenté par une science, lectrice assidue des quotidiens et condamnée soit à en approuver le contenu, soit à se taire. Dès lors, l'épopée que représente la conquête du pôle nord se mua, sous la plume de Kraus, en une mascarade tragique, orchestrée par ces décorateurs de la décadence, que constituent les journalistes.

2.1.2. L'Apocalypse joyeuse

Cette désaffection qu'éprouvait Kraus à l'endroit du progrès et qui participait de sa perception eschatologique du monde, condamnant l'accroissement effréné des connaissances scientifiques devenues passionnelles et sources de perte de l'humanité, s'inscrivait au sein d'un contexte intellectuel viennois meurtri par la sempiternelle comparaison avec Berlin. « Là-bas, ils avaient Sedan, Bismarck et Wagner. Et nous, qu'avions-nous ? »²⁴, s'interrogeait Hermann Bahr. Cette comparaison imprégna si intensément les esprits, que Musil lui-même en vint rétrospectivement à douter, au cœur de son essai *Der Anschluss an Deutschland* paru en 1919, de l'existence d'une véritable culture autrichienne indépendante. Quant à Freud, il admit dans une lettre datée du 29 août 1898 et adressée à Wilhelm Fliess que « L'atmosphère de Vienne est peu faite pour affermir la volonté ou pour inspirer cette confiance dans le succès qui vous caractérise, vous les Berlinoises. »²⁵ Ainsi Vienne, la moribonde, a-t-elle engendré une génération d'intellectuels s'évertuant à transpercer, d'un éclair de lucidité, l'illusion viennoise d'un avenir serein.

Mais alors, que restait-il à la bourgeoisie viennoise, si ce n'est le désir d'échapper à cette société pourrissante, en se réfugiant dans la contemplation hédonique de la futilité ? C'est ainsi que les bourgeois résignés peuplèrent les cafés, les salles de bal et les théâtres, admirèrent le décor, certes virtuose de Hans Makart, mais aux dépens de l'art véritable, et végétèrent gaiement dans

²³ KRAUS, K., *Cette grande époque*. Trad. E. Kaufholz-Messmer, Paris : éd. Payot & Rivages, 2008, p.141.

²⁴ BAHR, H., « Autoportrait », in LAUNAY, Jean, *Histoire du Monsieur de Linz racontée par lui-même*. Trad. J. Launay, Paris : Hachette, 1986, p.127.

²⁵ FREUD, S., *La naissance de la psychanalyse*. Trad. A. Berman, Paris : PUF, 2009, p. 53.

la richesse de ce gigantesque musée que constituait Vienne. En déjouant de la sorte une époque vouée au culte de l'efficacité, ils participaient de ce qu'Hermann Broch devait rétrospectivement baptiser *l'Apocalypse joyeuse* [*die fröhliche Apokalypse*]²⁶. L'*Apocalypse joyeuse* désigne la propagation, à l'aube de la première guerre mondiale, d'une mentalité propre à l'Autriche impériale, consistant à escamoter un pressentiment de fin inéluctable, par la distraction que procurait une culture dont les fastes trahissaient la vacuité.

Or c'est à cet instant précis que surgit la sentence de Karl Kraus, fustigeant la velléité de ces *hommes sans qualités* et complaisants à l'égard d'une ville qui n'aurait même pas su reconnaître ses véritables génies, à l'image de Gustav Mahler traité de « compositeur dégénéré »²⁷. Kraus avait su déceler un malaise spirituel viennois, qui ne fut selon lui que sublimé par la psychanalyse. Il se mit donc en quête d'intégrité originelle, recherchant inlassablement l'expression d'une unité sincère entre la personnalité de l'artiste et son œuvre. Ainsi encensa-t-il Peter Altenberg, dont les écrits se confondaient avec le vécu, alors qu'il dénigra les opérettes de Franz Lehár, convaincu que ce dernier se bornait à flatter le goût vulgaire de son public à des fins mercantiles. Comprendons que si Kraus accordait une telle importance à l'art et notamment à l'art théâtral, c'est qu'il lui conférait volontiers un rôle de redressement moral, évanoui depuis la disparition de Nestoy, mais indispensable au Salut de l'humanité. Kraus, ce pourfendeur obstiné de *l'Apocalypse joyeuse*, que le poète Georg Trakl surnomma le « Grand-prêtre blanc de la vérité » [*Weisser Hohepriester der Wahrheit*]²⁸, élabora une véritable mystique du langage, traquant la dimension éthique que dissimule tout écrit et sut poser le diagnostic terrible d'un monde voué au trépas.

2.2. Haine de soi

« Le monde est ma représentation »²⁹ clamait Arthur Schopenhauer, dont Kraus fut un habile lecteur. Ainsi est-il opportun de s'interroger sur les rapports qu'entretenait le polémiste autrichien à l'endroit de sa personne, afin de comprendre l'aversion dont il souffrait à l'égard de son époque. L'une des pistes que je me propose d'explorer est celle tracée par l'écrivain juif allemand Theodor Lessing, qui vit en Karl Kraus « l'illustration la plus lumineuse de la haine juive de soi [*jüdische Selbsthass*] »³⁰. Ce concept de *haine juive de soi*, forgé en 1930, émanerait de l'exacerbation d'une tendance intime, que Lessing prétend déceler en chaque juif,

²⁶ BROCH, H., « Hofmannsthal et son temps », in *Création littéraire et connaissance*. Trad. A. Kohn, Paris : Gallimard, 2007, p. 79.

²⁷ Propos rapportés in JANIK, A., TOULMIN, S., *Wittgenstein Vienne et la modernité*. Trad. J. Bernard, Paris : PUF, 1978, p. 27.

²⁸ TRAKL, G., cité in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 52.

²⁹ SCHOPENHAUER, A., *Le monde comme volonté et représentation*. Tome I, trad. C. Sommer, V. Stanek, M. Dautrey, Paris : Gallimard, 2009, p. 77.

³⁰ LESSING, T., *La haine de soi, le refus d'être juif*. Trad. M.-R. Hayoun, Paris : éd. Berg, 2010, p. 70.

et selon laquelle le malheur est toujours interprété comme l'expiation d'une faute commise. En ce sens, l'antisémitisme ambiant, tel qu'il se manifestait à Vienne au cœur même du discours populiste de son maire Karl Lueger, aurait contraint les juifs à témoigner de la sincérité de leur assimilation, en se détournant non seulement de leurs convictions religieuses, mais également des rôles sociaux-culturels estampillés *typiquement juif*. Ainsi constatons-nous, à l'instar d'historiens tels que Jacques Le Rider, l'apparition, dès la fin du XIX^{ème} siècle, d'un antisémitisme juif, procédant d'une identification des juifs assimilés au reflet du juif, tel qu'il est fantasmé par la pensée antisémite, et de leur désir d'y échapper. Stefan Zweig écrit :

Ce n'est pas un hasard si un Lord Rotschild est ornithologue, un Warburg historien de l'art, un Cassirer philosophe, un Sassoon poète : ils ont tous obéi à la même tendance inconsciente à se libérer de ce qui a rétréci le judaïsme, la froide volonté de gagner de l'argent, et peut-être que par-là s'exprime la secrète aspiration à échapper, par la fuite dans le spirituel, à ce qui est spécifiquement juif pour se fondre dans l'humanité universelle.³¹

2.2.1. Judéité ou crise de l'identité

Cette « pulsion autodestructrice »³² juive, décrite par Lessing, intervint au sein d'un contexte qui lui confère sens et que je souhaite brièvement esquisser. De façon prémonitoire, les quelques élans révolutionnaires de 1848 ont souvent révélé la réticence des petits bourgeois et autres ouvriers viennois quant à la revendication de l'égalité des droits, synonyme d'intégration des commerçants juifs au cœur de l'espace concurrentiel. Puis, c'est l'abrogation de la constitution de 1849, alors qu'elle reconnaissait le statut légitime d'une communauté israélite jouissant des pleins droits, qui signifia l'effervescence des ressentiments antisémites latents. Des ressentiments qui finalement s'exhalèrent parallèlement à une recrudescence libérale, symbolisant le déploiement de la concurrence juive sans vergogne ni véritable contrainte politico-religieuse, bien au contraire³³. Cette affinité juive pour le libéralisme, qui apparut de façon explicite au sein des déclarations publiques du grand rabbin de Vienne Moritz Gudemann, pâtit, à la suite d'une période faste de vingt ans, d'une impopularité croissante ainsi que d'un important revers électoral des libéraux intervenu en 1879. Le libéralisme s'évanouit alors peu à peu dans l'Empire, ne subsistant bientôt plus que subrepticement à Vienne. Les efforts de François Joseph, soucieux de retarder l'avènement du futur bourgmestre chrétien-social Karl Lueger, ainsi que la mainmise juive sur la grande presse viennoise participaient de

³¹ ZWEIG, S., *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*. Cité par J. Le Rider, « Karl Kraus ou l'identité juive déchirée », in *Vienne au tournant du siècle*. F. Latraverse et W. Moser (éd.), Paris : Albin Michel, 1988, p. 124.

³² LESSING, T., *La haine de soi, le refus d'être juif*. Trad. M.-R. Hayoun, Paris : éd. Berg, 2010, p. 58.

³³ En témoigne non seulement la liberté religieuse proclamée en 1868, mais encore la révision assouplie du concordat avec le Vatican en 1871.

cette résistance libérale propre à la capitale. En effet, *Die Presse*, fondée par August Zang en 1848, suivie de *Die Neue Freie Presse*, parut dès 1864 sous l'impulsion de Max Friedländer, puis de Moritz Benedikt, constituèrent les bastions viennois du libéralisme et séduisaient particulièrement la bourgeoisie juive.

Il n'empêche que la crise politique et morale du libéralisme autrichien bouleversa profondément les mentalités, à tel point que la génération juive et universitaire des années 1870-80 entreprit une véritable remise en cause de la conception libérale de réussite sociale, jusqu'alors gage du succès de son assimilation. Comprenons que le système éducatif était jusqu'alors assiégé³⁴ par la communauté juive, orientant systématiquement « [...] ses enfants vers le lycée et l'université pour leur faire acquérir cette *Bildung* qui, selon le credo libéral, garantirait leur intégration dans la société des temps modernes »³⁵. Dès lors, la prolifération d'associations estudiantines quasi exclusivement juives, calquées sur le modèle du *cercle de Pernerstorfer*, qui entreprit dès 1867 une refondation des valeurs teintée de nietzschéisme, dénota d'une véritable rupture à la fois politique et identitaire avec la génération précédente. En effet, ces associations procédaient non seulement du rejet des thèses libérales, souvent jugées inertes face à la complexité des conflits sociaux, mais s'inscrivaient également dans un élan à la fois pangermaniste et populiste, tout droit inspiré d'un catholicisme social, pourtant activement antisémite.

Ainsi n'est-il pas surprenant de constater la fondation du *Deutsche Volkspartei*, à l'initiative de Georg von Schönerer dès la dissolution de l'association *Leseverein der deutschen Studenten*, dont le *cercle de Pernerstorfer* incarnait l'atome pensant. Cette nouvelle entité bénéficia d'ailleurs de la complicité d'anciens membres du cercle déchu. La naissance de ce parti autrichien, spontanément embrasé de nationalisme allemand, nous renseigne sur la crise identitaire juive qui accompagna l'échec d'une certaine vision de l'assimilation. En effet, si ces jeunes universitaires juifs avaient ébauché une conception novatrice et volontariste de la judéité, comprise comme une identité politique, exaltée par des idéaux pangermanistes sur un leitmotiv wagnérien, ils ont été rattrapés par un déterminisme biologique, déferlant sur l'Empire et galvanisant Schönerer et les alliés d'autrefois. Face à cette débâcle, certains juifs prôneront alors un nationalisme juif, qui devint bientôt sionisme sous la plume de Theodor Herzl, pendant que d'autres, refusant de reconnaître la faillite du projet assimilationniste, s'adonneront à une forme

³⁴ Autour de l'an 1900, dans un quartier viennois tel que « Leopoldstadt », les juifs représentaient 75% des élèves du lycée [*Gymnasium*], alors qu'ils ne constituaient que 34% de la population totale du quartier. A l'université, près de la moitié des étudiants en médecine sont juifs, contre un quart en droit. J. Le Rider prétend que les juifs incarnaient à ce titre « la principale réserve démographique de la production culturelle ».

³⁵ LE RIDER, J., *Modernité viennoise et crises de l'identité*. Paris : PUF, 2000, p. 239.

d' « assimilationnisme à outrance »³⁶ s'apparentant à la *haine juive de soi*, dont Karl Kraus, c'est notre hypothèse, aurait été victime.

2.2.2. Kraus et la judéité

En 1898, Kraus publia un pamphlet intitulé *Une couronne pour Sion* [*Eine Krone für Zion*] au sein duquel il déploya un argumentaire acerbe à l'encontre du sionisme. Au cœur de cet écrit, Kraus reprocha au projet de Theodor Herzl d'avoir pernicieusement épousé le programme antisémite, lorsque celui-ci préconise la fuite des juifs de Vienne pour la Palestine, qui ne constituerait somme toute qu'un nouveau ghetto. Il déplora également la soudaine vivification des passions suscitée par le sionisme, au moment où justement les bienfaits luisants de l'assimilation éclaireraient enfin le chemin de la résolution du problème juif, en l'occurrence celui des discriminations. Au lieu de cela, le sionisme ferait miroiter quelques espoirs infondés, stimulant l'imaginaire des juifs pauvres d'Europe, rêvant d'un établissement nanti, mais bientôt déçus. Quant aux intellectuels juifs, Kraus constatait que certains d'entre eux, pourtant modernistes, se réclamèrent subitement de la Bible et des prophètes, alors que c'est précisément l'abandon du particularisme juif qui garantirait selon lui la résorption de l'antisémitisme. Kraus, tout en se défendant de céder à la préservation intéressée des acquis de la bourgeoisie juive, affirmait que seule une assimilation à outrance serait à même d'éradiquer l'antisémitisme, dont le sionisme ne constituerait rien d'autre que l'un des germes.

Une couronne pour Sion témoigne d'un aveuglement certain de la part de Kraus qui, dans une prose passionnée qu'il se plaisait d'ordinaire à dénoncer, succomba au langage de ses ennemis. En effet, Kraus fit ici preuve d'un incroyable mépris d'une part quant au sort des juifs, qu'il surnommait malicieusement les *Ahasveristen*³⁷ [jeu de mot sur *Ahasvérus*, le juif errant, et *véristes*, les écrivains larmoyants héritiers du naturalisme], d'autre part quant aux véritables dangers de l'antisémitisme contemporain. Mais après tout, pourquoi Kraus blâmerait-il les antisémites, lorsque tous les maux de son univers reposent sur le libéralisme d'affinité juive et la presse juive ? D'ailleurs, cette attitude dédaigneuse que le pamphlétaire autrichien cultivait à l'égard des juifs ne s'extériorisa que plus vivement les années suivantes, lorsqu'il rejoignit, après avoir officiellement quitté la communauté israélite, le camp des antidreyfusards. Bien sûr certains³⁸ ont-ils justifié cette position, en réaffirmant l'essence caustique des écrits de Kraus, dirigés non pas directement contre Dreyfus, mais plutôt contre la façon éplorée dont la *Neue Freie Presse* s'était saisie de l'affaire. Il n'empêche qu'il aurait été tout à fait envisageable pour Kraus de condamner le traitement mélodramatique que la *Neue Freie Presse* avait réservé à l'affaire Dreyfus, en dévoilant par exemple les raisons obscures d'une telle sentimentalité, sans

³⁶ *Ibid.*, p. 241.

³⁷ KRAUS, K., « Eine Krone für Zion », in *Frühe Schriften 1892-1900*. Tome II, München : Kösel, 1979, p. 301.

³⁸ C'est notamment le cas d'Helmut Arntzen dans son essai intitulé *Karl Kraus et la presse*, paru en 1975.

pour autant céder à l'hostilité à l'encontre du capitaine soupçonné de trahison. D'ailleurs, Arthur Schnitzler, qui partageait pourtant la même aversion que Kraus à l'endroit de l'instrumentalisation médiatique de la sympathie pour Dreyfus, se montra très sévère à l'égard de son contemporain :

Son attitude face aux antisémites est la chose la plus répugnante que j'aie jamais vue. Si seulement elle était inspirée par la clairvoyance, par un souci d'équité ; mais ce n'est en fin de compte que de la servilité, – un peu comme ce à quoi j'ai assisté un jour dans le tramway, où un minable commis juif s'effaçait devant Lueger en disant : "Je vous en prie, Herr Doktor" et paraissait tout émerveillé que Lueger ne lui donne par un coup de pied aux fesses. – Bref, l'attitude du petit Kraus face aux antisémites est... typiquement juive.³⁹

Ainsi cette *haine juive de soi*, que Kraus se défendait pourtant d'avoir contractée, semble bel et bien avoir influencé cette insoumission angoissée qui dépeint son attitude face à la rationalité moderne. A la façon réactionnaire d'un Otto Weininger, fuyant l'usage strictement positiviste de la raison attribué aux savants juifs qui dénatureraient de cette manière l'idée-même de progrès, Kraus s'emporta contre ceux qu'il estimait être les destructeurs de la culture, les fomenteurs des *Derniers jours de l'humanité*. Dès lors, cette crise de la judéité, telle qu'elle fut incarnée par Kraus converti dès 1911 au catholicisme, sombra peu à peu dans les abîmes racistes.

En 1915, l'intellectuel viennois mit ses lecteurs en garde contre Moritz Benedikt et les « [...] tendances corrosives de sa race. »⁴⁰, alors que quelques mois plus tard, il décria le mélange des sangs, symptôme de la confiance déraisonnée dont les aristocrates imprudents témoigneraient envers les juifs. Désormais la plupart des combats menés par Kraus sont les prétextes d'une crainte viscérale d'être confondu avec le juif, en témoigne sa lutte contre la mémoire d'Heinrich Heine à qui il reprocha un *parler juif*, signe d'une pensée pervertie en dépit d'une syntaxe exemplaire. Ces critiques corroborent d'ailleurs les convictions de Richard Wagner, qui déjà fustigeait *le parler juif* : « Le juif parle la langue de la nation où il vit de génération en génération, mais il parle comme un étranger. »⁴¹ Comprendons qu'en se démarquant de la sorte du poète Heine, alors même que leur esprit satirique tendrait à les réunir, Kraus nous livre les gages de la sincérité de son assimilation. Il s'écarte ainsi, par le biais d'un véritable *racisme linguistique*, d'un modèle auquel il n'aurait jamais supporté être comparé. Voilà l'angoisse d'un homme, dévasté par la *haine juive de soi*, ayant érigé un rempart de milliers de pages écrites contre l'antisémitisme, auquel il aura finalement sournoisement succombé.

³⁹ SCHNITZLER, A., *Briefe 1875-1912*. Frankfurt : S. Fischer Verlag, 1981, p. 377.

⁴⁰ KRAUS, K., *Die Fackel*. N°413-417, 1915.

⁴¹ WAGNER, R., *Le judaïsme dans la musique*. Trad. B. de Trèves, Paris : éd. Müller, 2008, p. 10.

2.3. Parole indignée

Si l'affaire Dreyfus a signalé l'ambivalence d'une presse tantôt pourvoyeuse de vérité, tantôt instrument de manipulation des masses et dont le pouvoir persuasif s'intensifiait de jours en jours, Kraus ne discernait que le second aspect diabolique de cette réalité et blâmait sans circonspection le grand tirage, qui répondait selon lui de l'avilissement des esprits. L'intellectuel viennois, empreint de convictions héritées du *Vormärz*⁴², rêvait d'une presse candide et dénuée d'opinion politique, telle qu'elle paraissait à l'époque du contrôle assidu exercé par Metternich. Déplorant une immunité journalistique fondée sur l'inaliénable liberté d'expression, comprise comme une liberté de nuire, Kraus redoutait moins la censure étouffant la parole, que la liberté de la presse souillant la vérité. Il dénonçait l'impunité dont bénéficie l'article diffamatoire, instaurée sous le couvert d'une prétendue « solidarité intrinsèque »⁴³ que l'humanité partagerait avec la cause journalistique du haut de son indispensabilité:

[...] le peuple se voit inculquer si profondément, à coups d'éditoriaux, le lien indissoluble de tout ce que l'homme est en droit d'exiger de la vie avec un journalisme non censuré que l'on pourrait imaginer plus facilement des mécontents dans une époque sans presse que dans une époque sans pain.⁴⁴

Kraus prônait une dissociation totale entre la liberté de la presse, tyrannisant l'opinion, et celle de l'esprit caractérisée par l'« audace culturellement réfléchie »⁴⁵, telle qu'elle s'exprimerait notamment dans la parole du pamphlétaire. Ainsi est-ce en tant que libre-penseur, du moins le croit-il, que Kraus fonda en 1899 une revue satirique baptisée *Die Fackel* [*La torche*], en hommage à *La lanterne*⁴⁶ d'Henri Rochefort. Au sein de sa revue, Kraus pourfendait sans relâche le mensonge et l'hypocrisie qu'il décelait de toute part et y présentait les opinions de ses adversaires comme les marques de la perversion morale. En effet, les contradicteurs de Kraus n'auraient pas seulement tort, ils seraient des imposteurs et mentiraient sans scrupule. Cependant, cette volonté de s'affranchir à tout prix de la pensée triviale, afin de ranimer le mythe de l'esprit solitaire et libre, exposa l'intellectuel viennois aux dangers de la contradiction et de l'aveuglement. Marc Angenot, sans toutefois se référer à Kraus, analyse :

L'image paradoxale que le pamphlétaire se donne de son mandat, la vision crépusculaire du monde qui lui est axiomatique, la coexistence entre

⁴² Littéralement l'« avant-mars », désigne une période de l'histoire germanique qui s'étend du Congrès de Vienne en 1815, jusqu'au printemps des peuples avorté en 1848-49.

⁴³ BOUVERESSE J., *Essais II, l'époque, la mode, la morale, la satire*. Marseille : Agone, 2001, p.40.

⁴⁴ KRAUS, K., *Weltgericht*. Munich : éd. Kösel, 1974, p. 86.

⁴⁵ BOUVERESSE J., *Essais II, l'époque, la mode, la morale, la satire*. Marseille : Agone, 2001, p.42.

⁴⁶ Il s'agit d'un hebdomadaire satirique français paru entre 1858 et 1876 sous l'impulsion d'H. Rochefort, bientôt exilé à Bruxelles. Cette revue s'est principalement attaquée aux faiblesses du Second Empire.

"persuasion et violence" verbale, la liaison entre vérité-liberté-solitude, le fait que le pamphlet se présente comme un discours opposé à celui de l'Autorité et du Pouvoir tout en reproduisant de façon terroriste leurs traits – tous ces caractères ont un effet de blocage ou de distorsion sur la capacité critique.⁴⁷

2.3.1. L'*antijournal*

La *Fackel*, conformément à la volonté de son propriétaire, devait offrir un espace d'expression publique aux doléances des gens ordinaires, accablés par les malhonnêtetés quotidiennes, en particulier journalistiques. Kraus estimait que sa revue, en tant qu'« organe de l'action populaire »⁴⁸, lui conférait le pouvoir d'invectiver contre les exactions de la presse et dans l'intérêt général : « Du fait que notre procès pénal public et oral ne connaît pas la plainte populaire, c'est en vérité pour les besoins de la plainte populaire, publique, écrite, que j'ai fondé la *Fackel*. »⁴⁹ Cependant, loin de naïvement croire qu'il suffit de dédaigner cette presse pour compromettre sa postérité, puisqu'« un journal qui gagne des contempteurs [*Verächter*] ne perd pas pour autant des abonnés »⁵⁰, Kraus désirait avant tout ouvrir les yeux de ses contemporains sur les affronts dont ils seraient victimes. Ainsi, en dépit d'un ton à la fois prophétique et apocalyptique, jamais l'intellectuel autrichien ne sombra dans la condamnation de principe, mais s'évertuait plutôt à désigner des fraudes et des scandales dûment identifiés. De cette façon, le satiriste viennois espérait susciter chez ses lecteurs le même sentiment de dégoût qui l'habitait lui-même.

Cette répulsion, éprouvée par l'intellectuel autrichien, procédait notamment de l'identification d'un processus de marchandisation de l'information, qui condamnerait la presse à privilégier le sensationnel, au détriment de l'indispensable. En ce sens, si l'information est effectivement conçue en tant que marchandise, ce n'est alors nullement le besoin qui en déterminerait le contenu, mais bien la demande, elle-même le plus souvent occasionnée par les techniques d'offre. Plus grave encore, Kraus prétendait constater l'emballement de ce processus, qui outrepasserait désormais non seulement la volonté du public mais également celle des journalistes, ne répondant plus qu'aux lois d'un marché déchaîné et détruisant ainsi l'édifice moral.

Afin de remédier à cette situation jugée catastrophique, Kraus posa, à travers la *Fackel*, la question fondamentale de l'information. En effet, si on désirait éviter qu'une presse irresponsable, jouissant de la liberté d'expression, ne manipule l'opinion d'un public aspirant au

⁴⁷ ANGENOT, M., *La parole pamphlétaire, Typologie des discours modernes*. Paris : Payot, 1982, p. 337.

⁴⁸ BOUVERESSE, J., *Schmock ou le triomphe du journalisme*. Paris : éd. du Seuil, 2001, p. 180.

⁴⁹ KRAUS, K., *Die Fackel*. N° 46, 1900.

⁵⁰ KRAUS, K., *Die Fackel*. N° 118, 1902.

droit d'être informé, alors il suffisait de répondre pertinemment à la question suivante : « de quoi le public doit-il être informé ? ». Or Kraus supposait, qu'en l'état des lieux, la réponse implicite apportée à cette interrogation se réduisait à ce que les journaux étaient à même d'apprendre à un public prétendument curieux. Dès lors, à la condition que cette hypothèse krausienne soit avérée, nous aurions affaire à une véritable sollicitation pour les journaux de recourir aux excès les plus éhontés, puisque les normes éthiques ne sauraient contenir l'appétit d'une presse dévorant le sensationnel sous le couvert du droit à l'information. Ainsi la presse aurait-elle à plusieurs reprises violé la sphère privée de quelques personnalités viennoises⁵¹ et donc la moralité, en invoquant hypocritement une défense du droit à l'information, alors que seuls le pharisaïsme, la bien-pensance et l'avidité expliqueraient, selon Kraus, la teneur indiscreète de tels articles. Le danger résiderait donc dans le fait que la presse aurait utilisé « [...] les moyens les plus sophistiqués de la technique moderne pour amplifier démesurément la rumeur et lui conférer l'autorité de la chose écrite [...] »⁵². C'est ainsi que la disparition de la vie privée présenterait, d'après le satiriste viennois, toutes les propriétés d'un authentique suicide sociétal.

2.3.2. Embrassement scénique

La *Fackel* ne fut pas la seule arme que brandit Kraus face au déclin. En effet, le satiriste viennois agrémentait la parution de sa revue de centaines de conférences publiques au sein desquelles il lisait des extraits de son œuvre propre et celle d'autres auteurs. Or, ces lectures publiques constituaient sous différents aspects des événements spectaculaires. Mentionnons en premier lieu l'importante mobilisation publique, telle qu'elle se manifesta notamment en 1912, lorsque Kraus prononça, au sein du prestigieux *Konzerthaus* de Vienne, un discours en l'honneur du cinquantième anniversaire de la disparition de Nestroy, devant un parterre de près de deux mille personnes. Puis, considérons le talent d'acteur et d'imitateur dont jouissait le satiriste viennois, lui permettant de reproduire une multitude de voix. Ce talent fut d'ailleurs conceptualisé par l'écrivain Elias Canetti sous le terme de *masque acoustique*, désignant la carapace linguistique qui enveloppe chaque homme et empêcherait la communication avec autrui, au sein d'une Vienne dramatique, où plus l'on se parle et moins l'on se comprend.

Cette théâtralisation de l'entreprise krausienne, au sens où le satiriste viennois était lui-même acteur de sa propre critique, interpella Pierre Bourdieu. Le sociologue français affirma que la tenue d'un tel rôle dénotait de dispositions exceptionnelles, telles que le courage physique, l'exhibitionnisme ainsi que le talent d'acteur, qui ne s'inscrivaient pas dans l'*habitus* académique. Or l'entreprise krausienne, qui ne se réduit pas au banal engagement politique,

⁵¹ Je fais ici notamment référence à Leontine von Hervay, qui fut accusée en 1904 de bigamie et de pratiques maléfiques, ainsi qu'étrillée dans la presse et dont Kraus prit la défense.

⁵² BOUVERESSE, J., *Schmock ou le triomphe du journalisme*. Paris : éd. du Seuil, 2001, p. 51.

mais qui suggère sa propre mise en abyme, confronta l'intellectuel autrichien à de nombreux dangers. D'une part, en invectivant le monde intellectuel auquel il appartenait, Kraus vit bientôt ses propres instruments d'objectivation se retourner contre lui. D'autre part, son engagement fit de lui la cible d'attaques dirigées à l'encontre de son intégrité propre.

Selon Bourdieu, l'entreprise krausienne nous renseigne sur le *paradoxe de l'objectivation*, tel qu'il aurait fait apparaître Kraus, aux yeux des intellectuels, comme un malotru. En effet, le satiriste viennois, en rompant le lien de complicité qui unit tacitement les différents participants du jeu intellectuel, c'est-à-dire en dénonçant « [...] la relation de connivence, de complaisance et d'indulgence que chacun accorde à chacun, à titre de revanche, et qui fonde le fonctionnement ordinaire de la vie intellectuelle »⁵³, aurait trahit le jeu auquel il appartenait.

En dirigeant son processus à l'encontre des intellectuels et des journalistes, Kraus aurait objectivé, selon Bourdieu, ceux qui jouissaient du monopole de l'objectivation. En ce sens, le satiriste autrichien aurait démontré l'étendue d'un pouvoir, dont les journalistes abuseraient impunément dans leur traitement quotidien de l'information, en le leur renvoyant en plein visage. Or d'après Bourdieu, cette insoumission qui caractérisait Kraus ferait de lui un « [...] parfait combattant contre la violence symbolique. »⁵⁴ Cependant, ce que Bourdieu omet de dire dans son article et qui fera l'objet d'une analyse au chapitre suivant, c'est le fait que Kraus, en tant que créateur d'un espace satirique, véritable « [...] tribunal arbitrant des condamnations à mort, comme dans le rituel des lectures publiques [...] »⁵⁵, profitait d'une domination structurale et incarnait, en vertu de la légitimité de ses représentations, l'ultime bénéficiaire de la violence symbolique.

3. Le zénith du pouvoir

3.1. Suprématie

Dans l'enfer de la littérature judéo-allemande, Kraus est le grand vigile, le grand castigateur et c'est là son mérite. Il n'oublie qu'une chose, c'est que lui-même a toute sa place dans cet enfer parmi ceux qu'il faut châtier.⁵⁶

Karl Kraus a occupé une place unique au sein du champ intellectuel viennois et la prose enflammée de certains commentateurs à l'égard de son œuvre témoigne tant de sa domination

⁵³ BOURDIEU, P., « A propos de Karl Kraus et du journalisme », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 131-132, 2000, p. 124.

⁵⁴ BOURDIEU, P., *ibid.*, p. 125.

⁵⁵ KARGL, E., LACHENY, M., « Wahrheitssucher in sprachlichen Angelegenheiten : Elfriede Jelinek et Karl Kraus », in *Germanica*. N° 46, 2010, p. 125.

⁵⁶ KAFKA, F., cité in Pollak, Michael, « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle », in *Karl Kraus et son temps*. Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle, 1989, p. 129.

passée, que de l'actualité de son emprise. En ce sens, lorsque l'on considère la littérature qui porte sur Kraus, tout est comme s'il s'agissait encore de rendre des comptes à celui qui incarnait le juge suprême de la vie littéraire. Or Franz Kafka, s'il reconnaissait le talent du satiriste viennois, nous sommat déjà de ne pas sombrer dans la dévotion et invitait à clarifier l'identité spécifique de Kraus dans le monde intellectuel. Ainsi vais-je procéder à l'étude des mécanismes qui régissent la métamorphose sociale d'un simple satiriste devenu dominant.

3.1.1. Identité dominante

Les écrits satiriques de Kraus, en tant qu'ils concernaient pratiquement tous les membres de son milieu, constituaient une description assez précise du champ intellectuel viennois. Ses publications, pourtant superbement ignorées par les journaux de l'époque, alimentaient le débat public et ses opinions étaient érigées au-dessus de tout soupçon par ses lecteurs les plus fidèles. En ce sens, Michael Pollak affirmait que « [...] pendant plusieurs dizaines d'années, Kraus fut une institution de la vie intellectuelle viennoise. »⁵⁷ Cependant, il serait insuffisant d'analyser l'influence exercée par Kraus, par le seul biais de l'aspect doctrinal que comportait sa pensée. En effet, si de nombreux commentateurs ont tenté de faire émerger de la *Fackel* un semblant de théorie sociologiquement déterminé par la situation privilégiée de rentier dont jouissait Kraus, l'étude de son cas ne devrait pas négliger la propension du satiriste à révéler les règles qui caractérisent le champ intellectuel. D'ailleurs, à la lecture de la *Fackel*, nous nous heurtons rapidement au ton prophétique qui échappe à toute prétention de systématisation et de théorisation de sa pensée.

Ainsi s'agit-il plutôt d'identifier les mécanismes de la rhétorique krausienne, tels que les injonctions, les menaces, les provocations, qui entraînent une sanction réservée à ceux qui dévoilent les relations que les intellectuels entretiennent avec le pouvoir : l'ostracisme. En d'autres termes, l'un des intérêts majeurs du phénomène Kraus procède non seulement de la mise en exergue « [...] des réseaux et des relations d'opposition et de coalition qui traversent le milieu littéraire et intellectuel et qui structurent les mécanismes de diffusion [...] »⁵⁸, mais également du bannissement auquel le satiriste fut condamné parce qu'il dérangeait. En effet, le père de la *Fackel* fut frappé par des salves de silence, véritable complot fomenté par la presse et qui résonna comme une volonté vindicative d'exclure Kraus du champ intellectuel dont il avait révélé la *doxa*. Or paradoxalement, cette discrimination que subissait Kraus témoignait, aux yeux du public, du bien-fondé de son action. Dès lors sa notoriété d'intellectuel reposait moins sur son obstination à orienter le monde selon ses convictions, que sur la critique interne qu'il développa à l'endroit de son propre milieu.

⁵⁷ POLLAK, M., « Une sociologie en acte des intellectuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 36-37, 1981, p. 87.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 88.

De plus, la construction de l'identité de Kraus ainsi que la levée de son public fervent bénéficièrent d'un contexte propice à l'effervescence littéraire. En effet, dès 1880, de nombreux écrivains ont espéré profiter de la recrudescence des lecteurs cultivés pour s'émanciper d'un marché tributaire des feuilletons littéraires, qui érigeaient la presse en unique instance de consécration. Kraus a donc parié sur la rupture avec son milieu afin d'exposer l'intégrité de sa personne, publiquement garante de la légitimité de son entreprise de moralisation du monde intellectuel. En effet, la transparence du rôle social du satiriste participait de l'approbation publique de son combat. Pourtant, quelques années auparavant, le jeune Kraus avait partagé, au café *Griensteidl*, les ambitions de ceux qui constitueront ses victimes favorites. Dans les années 1890, il fut même feuilletoniste pour le magazine *Le Rendez-vous* et c'est d'ailleurs à cette époque qu'il intégra les règles du milieu, souffrant des compromissions dont l'affublait son statut de journaliste. Dès cet instant, l'écriture pompeuse ne lui évoqua plus que l'impuissance politique de la bourgeoisie et ainsi se rapprocha-t-il de ceux⁵⁹ que l'*Apocalypse joyeuse* exaspérait autant que lui :

Je déteste et j'ai toujours détesté cette fausse « décadence » mensongère qui ne cesse pas de se faire des coquetteries à elle-même. Je lutte et je vais toujours lutter contre cette poésie maniérée, malsaine et masturbatoire.⁶⁰

En 1897, à l'occasion de la parution de son pamphlet intitulé *La littérature démolie* [*Die demolirte Litteratur*], Kraus éprouva une première fois le monde intellectuel en raillant la prétendue complaisance des écrivains qui erraient dans une médiocrité dorée. Or si le succès de cet écrit atteste de la capacité de digestion de ce milieu, l'atteinte portée par Felix Salten à l'intégrité physique de Kraus nous renseigne sur la précision dévastatrice des piques envoyées par le satiriste. Dès cet instant, tous les écrits de l'intellectuel viennois reflétèrent une volonté de s'affranchir d'un milieu auquel seules ses ambitions carriéristes l'enchaînaient inexorablement. Par ses divulgations des liens intimes qui unissaient écriture et capital, il devint le véritable « hors la loi du milieu littéraire »⁶¹. Il s'en prit sans scrupule aux critiques les plus redoutés tels qu'Hermann Bahr, lorsque ce dernier se fit principe d'encenser toutes les pièces jouées dans un théâtre au sein duquel ses propres œuvres y étaient représentées. Bahr, poussé dans ses derniers retranchements, intenta même un procès à Kraus, après que le satiriste ait prétendu qu'un directeur de théâtre ait fait don au critique d'un terrain afin de s'attacher ses faveurs. Ainsi, par le biais de la *Fackel*, Kraus dénonçait l'indulgence opportuniste des intellectuels vis-à-vis d'un marché culturel soumis à des forces économiques et politiques dominantes, qui entraîneront

⁵⁹ Citons notamment l'architecte A. Loos, le peintre O. Kokoschka et le compositeur A. Schönberg.

⁶⁰ KRAUS, K., « Lettre à Arthur Schnitzler, mars 1893 », cité in Schick, Paul, *Karl Kraus*. Reinbeck : Rowohlt Verlag, 1965, p. 29.

⁶¹ POLLAK, M., « Une sociologie en acte des intellectuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 36-37, 1981, p. 90.

irréremédiablement l'Empire dans une guerre que les intellectuels auront précipitée. En effet, la prostitution des écrivains et autres journalistes, ainsi que leur corruption du langage, telle qu'elle se manifesterait notamment dans un usage malveillant de la métaphore, sonnaient selon Kraus l'arrivée imminente *des derniers jours de l'humanité*.

3.1.2. Crise du champ intellectuel

Kraus a consacré sa vie à démasquer les règles du jeu intellectuel, s'indignant des relations que son milieu entretenait avec les intérêts économiques qui restreindraient l'autonomie du champ auquel il appartenait. Toutefois, et conformément à l'opinion de Kafka, la singularité de la position de Kraus fut inconsciemment déterminée par les mécanismes qui régissaient le champ analysé par le satiriste lui-même. En ce sens, les combats littéraires et politiques menés par le père de la *Fackel* furent en quelque sorte définis par les règles qu'il s'évertuait à dénoncer. Comprendons que l'*Apocalypse joyeuse* est indissociable du phénomène Kraus, car seul un climat de complaisance pour la décadence ainsi qu'une démission des intellectuels impuissants expliquent le succès de sa parole indignée. En d'autres termes, c'est un champ intellectuel en crise, s'offrant au mécénat et donc progressivement restructuré en fonction de la demande, qui profita à l'avènement du satiriste. En effet, les cris de colère poussés par Kraus et qui échappaient à l'*habitus* académique, trouvèrent un écho à la mesure de la désillusion d'un public lassé par la rationalité vaine des discours intellectuels. Le prophète charismatique Kraus représentait donc l'alternative passionnée au verbiage méthodique, dans ce pressentiment de déclin.

Kraus incarnait, aux yeux du public, la résistance face au modernisme journalistique. En ce sens, il condamnait l'évolution du marché intellectuel qui s'inscrivait dans un élan de professionnalisation de l'écriture, rendu possible grâce à l'essor des médias. Or, cette évolution concernerait d'abord le milieu journalistique, prétendument enclin à s'emparer des écrivains en herbe et à les transformer en manipulateurs salariés de l'information. La véhémence du satiriste à l'encontre de la presse s'explique donc notamment par l'opportunisme que le milieu du journalisme susciterait chez de jeunes intellectuels bientôt soumis au capital. En effet, si Kraus déplorait autant l'opportunisme des écrivains, c'est qu'il y percevait la marque de l'obédience du milieu littéraire aux intérêts économiques et politiques. Ainsi Kraus fut-il le grand pourfendeur de la rationalisation de l'activité intellectuelle et de ses implications mercantiles.

De plus, la crise du champ intellectuel invitait le père de la *Fackel* à s'interroger sur les contraintes qui pèseraient sur la production intellectuelle. Selon lui, il n'y a pas de sens à commenter une œuvre sans prêter attention aux mécanismes de distribution. En effet, Kraus défendait que la réception ainsi que la production d'une œuvre sont déterminées par ses conditions de diffusion. Or la presse, en tant qu'elle maîtriserait la circulation des idées et

orienterait de cette façon l'opinion publique, déterminerait non seulement l'accueil réservé à une œuvre mais influencerait sournoisement sur le travail de son créateur, trahissant ainsi l'autonomie fantasmée du champ intellectuel. Ainsi Kraus conseillait-il :

Si le poète est sincère avec son œuvre... il ferait parfois mieux de la protéger du public. Il produira alors un tirage limité et privé et attendra plein de confiance le temps où il sera possible qu'une œuvre spirituelle puisse être reçue spirituellement.⁶²

Bien que cette maxime suggère l'ébauche d'une réflexion concernant le rôle des conditions de diffusion d'une œuvre, elle éprouve surtout la maturité d'un public prétendument indolent face à la fourberie ambiante. Ainsi la pensée de Kraus converge-t-elle vers un certain élitisme, qui permet à l'historien de profiler le public auquel s'adressait le satiriste. En effet, à travers ses condamnations, Kraus sollicitait en premier lieu des intellectuels soucieux de résister à l'élan de rationalisation dont pâtirait la production littéraire. Or ces individus diplômés, s'étant parfois détournés de la carrière nantie qui leur était prétendument promise, chercheraient chez le satiriste le réconfort d'une posture sociale érigée au mépris du profit. Comprenons que la dimension élitiste que cultivait Kraus consolait souvent ceux qui auraient sacrifié les avantages d'une profession lucrative et qui désireraient renouer avec l'idéal d'un savoir pur et contemplatif aux dépens d'un travail intellectuel vulgairement utile et quelques fois juteux.

A cet égard, Michael Pollak invoquait même le besoin d'« [...] auto-valorisation d'un milieu intellectuel qui refuse les contacts avec l'extérieur et qui vit son rétrécissement souvent d'une façon dramatique comme la fin de la culture, de la civilisation occidentale, ou du monde tout court. »⁶³ Quoiqu'il en soit, les espoirs investis en Kraus de la part de son public étaient effrénés et la suprématie dont jouissait le satiriste était telle qu'il entretenait avec lui une relation de maître à esclave. Kraus fut donc perçu comme un dictateur de l'esprit dont le pouvoir était absolu. Musil reprochera même au satiriste d'avoir exercé une terreur intellectuelle : « Bien avant les dictateurs, notre époque a produit le culte de dictateurs de l'esprits. [...] Kraus et Freud, Adler et Jung. N'oublions pas Klages et Heidegger. Ce qu'il y a là de commun, c'est sans doute un besoin d'être dominé par un souverain, un chef, une sorte de sauveur. »⁶⁴ Ainsi s'agit-il à présent d'étudier la métamorphose d'un public devenu masse.

⁶² KRAUS, K., cité in Pollak, Michael, « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle », in *Karl Kraus et son temps*. Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle, 1989, p. 134.

⁶³ POLLAK, M., « Une sociologie en acte des intellectuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 36-37, 1981, p. 102.

⁶⁴ MUSIL, R., *Journaux*. Tome II, trad. P. Jaccottet, Paris : éd. du Seuil, 1981, p. 421.

3.2. Masse haineuse

C'est en 1924, à l'occasion de l'une des fameuses lectures publiques de Karl Kraus à Vienne, qu'Elias Canetti fit la connaissance du père de la *Fackel*. Bien que cette rencontre intervienne dix ans après la période à laquelle se consacre le présent travail, il n'en demeure pas moins que le futur auteur d'*Auto-da-fé* offrit les outils les plus tranchants afin de disséquer les mécanismes sous-jacents de la rhétorique krausienne. En effet Canetti a suivi l'ensemble des interventions publiques du satiriste entre 1924 et 1933 et s'inspira ainsi largement de sa compréhension du phénomène Kraus pour analyser, au sein de son œuvre principale *Masse et puissance* [*Masse und Macht*], l'influence exercée par l'odieux personnage du potentat sur la masse.

3.2.1. Tyrannie spirituelle

En 1971, au cœur d'un essai paru dans *La Conscience des mots* et intitulé *Karl Kraus, école de la résistance* [*Karl Kraus, Schule des Widerstands*]⁶⁵, Elias Canetti présenta « [...] la genèse d'un esclavage intellectuel et moral dont il s'est émancipé lentement après 1930 [...] »⁶⁶. Quant à la mort symbolique de son idole, Canetti considère, à l'instar de nombreux intellectuels de gauche, qu'elle survint en 1934, lorsque Kraus prit parti en faveur du chancelier Engelbert Dollfuss, durant *l'insurrection de février* [*Februarkämpfe*]⁶⁷. D'ailleurs, à l'occasion de la parution de la *Fackel* de juillet 1934, Canetti, qui ne put supporter que Kraus se rangeât du côté des bourreaux alors qu'en 1927⁶⁸ le satiriste s'était ému du sort des victimes de Johann Schober, écrivit :

Ce que j'ai lu pendant toute cette nuit, jamais je ne l'aurais cru possible. J'ai honte d'avoir été influencé par un tel monstre. J'ai honte de l'immense impression produite sur moi par sa lutte contre Schober après le 15 juillet. Je crains pouvoir trouver des traces de son influence dans mes pièces de théâtre et j'aimerais éliminer dans mon œuvre et en moi-même tout ce qui peut faire penser à lui. Bien qu'il soit si faible, j'aimerais lui infliger un châtement corporel. Quel Thersite ! Quel Goebbels de l'esprit ! Pour ce "sensible", torturé par la souffrance de toute créature, soudainement le sang n'est plus du sang, des femmes ne sont plus des femmes, des enfants plus des enfants. [...] Karl Kraus

⁶⁵ Initialement paru en 1965 sous le titre *Pourquoi je n'écris pas comme Karl Kraus* [*Warum ich nicht wie Karl Kraus schreibe*].

⁶⁶ STIEG, G., « La loi ardente », in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 46.

⁶⁷ Il s'agit d'une brève guerre civile qui déchira l'Autriche entre le 12 et le 16 février 1934. Ce conflit opposa l'*Heimwehr* et l'armée autrichienne aux combattants socio-démocrates. Il fit état d'environ trois cents tués et de plusieurs centaines de blessés et déboucha sur de nombreuses arrestations, ainsi que sur l'interdiction du parti social-démocrate. Dès lors, et en vertu de la loi d'urgence de 1917, Dollfuss gouverna par décret.

⁶⁸ Le 15 juillet 1927 éclata une violente émeute durant laquelle des manifestants incendièrent le palais de justice de Vienne. La police ouvrit alors le feu, faisant plus de quatre-vingts morts ainsi que six cents blessés. A la suite de cet événement, Kraus somma J. Schober, le préfet de police de Vienne, de démissionner.

est le maître du verbiage [*der Phrase*], il était une sorte d'Hitler des intellectuels.⁶⁹

La sincère désillusion qu'éprouva Elias Canetti, qui ne put accepter que son idole désacralisât les victimes de 1934 par rapport à celles de 1927, ne suffit cependant pas à expliquer la teneur des injures proférées à son encontre. En effet, le recours à des expressions telles que « Goebbels de l'esprit », ou encore « Hitler des intellectuels » dénote non seulement d'une réprobation politique de l'engagement de Kraus, mais dénonce surtout la tyrannie que le satiriste exercerait sur les esprits. Ainsi en associant les noms des principaux dignitaires nazis à celui de Kraus, Canetti s'attaqua au cœur même de l'entreprise du satiriste, c'est-à-dire à la pureté de sa langue, prétendument « métamorphosée en "phraséologie" d'estrade politique. »⁷⁰ L'apostasie de Canetti procéda donc en premier lieu d'une prise de conscience de l'emprise dont profitait Kraus sur le monde intellectuel et qui se manifesterait le plus distinctement lors de ses lectures publiques, assimilées, par l'écrivain bulgare, à des condamnations à mort :

Chaque verdict était exécuté sur-le-champ. Une fois formulé, il était irrévocable. Nous assistions tous au supplice. [...] Il a fallu des décennies pour que je compris que Karl Kraus était parvenu à former avec des intellectuels une meute : masse qui se rassemblait à chaque séance de lecture, pour exister avec acuité jusqu'à ce que la victime fût abattue.⁷¹

Si les exécutions perpétrées par Kraus étaient de nature symbolique, leurs conséquences n'en demeuraient pas moins tragiques. En effet Canetti, sans jamais avoir recouru à la violence physique, prétendait succomber, lors de ces lectures, à la jouissance inconsciente de la soumission. Selon le futur auteur de *Masse et puissance*, Kraus serait parvenu, grâce à une maîtrise parfaite de la *littéralité* [*Wörtlichkeit*] et de l'*indignation* [*Entsetzen*], à instaurer une véritable dictature intellectuelle, c'est-à-dire à insuffler chez son public un sentiment non objectivé d'infériorité. D'ailleurs, en présentant la *littéralité* krausienne comme l'« emploi souverain de la citation, [...] la condamnation des gens par leur propre bouche »⁷², Canetti ne dérogeait pas à l'analyse de Pierre Bourdieu, qui identifiait la citation de Kraus à une citation de combat : « [...] il prend un morceau et il le renvoie à la figure de celui qui l'a produit. »⁷³ Quant à l'indignation du satiriste, l'auteur bulgare la qualifia de « biblique »⁷⁴. En ce sens, elle confèrerait un sens incomparablement plus grave à l'engagement des intellectuels et à la

⁶⁹ CANETTI, E., cité in STIEG, G., « La loi ardente », in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 43-44.

⁷⁰ STIEG, G., « La loi ardente », in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 44.

⁷¹ CANETTI, E., *La conscience des mots*. Trad. R. Lewinter, Paris : Albin Michel, 1984, p. 54.

⁷² *Id.*

⁷³ BOURDIEU, P., *Interventions 1961-2001. Science sociale et action politique*. Marseille : Agone, 2002, p. 376.

⁷⁴ CANETTI, E., *La conscience des mots*. Trad. R. Lewinter, Paris : Albin Michel, 1984, p. 57.

responsabilité qui en découle, car Kraus jugeait tout le monde, il s'était en quelque sorte approprié tout verdict.

Selon son récit, Canetti expérimenta donc la vie sous une certaine forme de « théocratie » et aurait ainsi subi une atrophie de son esprit critique, accompagné d'un affaiblissement de sa volonté de porter un jugement par lui-même. Comprenons qu'il aurait été exposé à un tel déferlement de convictions inébranlables et de condamnations irrévocables qu'il lui eût semblé irrévérencieux d'interroger la parole de Kraus ou de contester l'une de ses exécutions symboliques. Même lorsque qu'il ouvrait un roman que le satiriste n'avait pas encore impitoyablement commenté, Canetti se sentait mener une « existence clandestine en cave »⁷⁵. Or, bien que Gerald Stieg ait prétendu que l'auteur bulgare, aveuglé par la colère, eût confondu « le messenger paniqué d'une apocalypse naissante avec ceux qui étaient en train de préparer cette apocalypse »⁷⁶, Canetti sut bel et bien identifier, dans ses confessions, le premier vertige d'un obscurantisme à venir :

[...] moi aussi j'eus mes « Juifs » ; des êtres dont je me détournais lorsque je les rencontrais dans des locaux ou dans la rue ; que je n'honorais pas d'un regard ; dont le sort ne me concernait pas ; qui étaient pour moi mis au ban et rejetés ; dont le contact m'aurait souillé ; que, très sérieusement, je ne comptais plus au rang de l'humanité : les victimes et les ennemis de Karl Kraus.⁷⁷

En dépit du caractère péremptoire de ses accusations à l'encontre de Kraus, Canetti semble ne jamais s'être totalement défait de l'emprise du père de la *Fackel* qu'il considérait encore en 1974 comme l'égal d' « Aristophane, de Juvénal et Gogol »⁷⁸. Ainsi fut-il poursuivi toute sa vie par ce que Gerald Stieg nomme la « blessure Kraus »⁷⁹, c'est-à-dire « l'expérience lancinante de l'esclavage intellectuel »⁸⁰. D'ailleurs, lorsqu'Elias Canetti fut honoré du prix Nobel de littérature en 1981 et qu'il rendit hommage aux quatre hommes⁸¹ dont il ne pourrait jamais se séparer, il prononça ces mots :

[...] le premier est Karl Kraus, le plus grand satiriste de langue allemande. Il m'a appris à écouter, à m'abandonner sans réserve aux sons de Vienne.⁸²

⁷⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁷⁶ STIEG, G., « La loi ardente », in *Les guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 49.

⁷⁷ CANETTI, E., *La conscience des mots*. Trad. R. Lewinter, Paris : Albin Michel, 1984, p. 62.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 293.

⁷⁹ STIEG, G., « La loi ardente », in *Les guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 52.

⁸⁰ *Id.*

⁸¹ Les trois autres hommes dont Canetti fit mention sont F. Kafka, R. Musil et H. Broch.

⁸² CANETTI, E., *Aufsätze. Reden. Gespräche*. München : Carl Hanser Verlag, 2005, p. 115.

3.2.2. Objectivation et perversion

En considérant la perspective adoptée par Canetti, il semble que la violence symbolique propagée inconsciemment par Kraus reposait sur une domination structurale méconnue du public et donc à l'origine du sentiment d'infériorité éprouvé notamment par le futur auteur de *Masse et puissance*. En ce sens, Kraus institutionnalisa son pouvoir et légitima sa production littéraire en dissimulant, par le biais d'une objectivation sociologique de ses adversaires intellectuels, les forces qui régissent sa propre trajectoire sociale. Or cette objectivation, qui fut souvent la marque satirique d'une dévalorisation du discours de ses concurrents, puisqu'il s'agissait de divulguer leurs intérêts cachés et leurs complicités occultes, souffrit d'un effet pervers. En effet, les stratégies qui furent systématiquement décelées par Kraus chez ses ennemis n'étaient naïvement jamais identifiées au sein de sa propre entreprise.

En outre, ce qu'il convient d'ajouter au regard que porte Canetti sur le phénomène Kraus, c'est que celui-ci ne se réduisait pas à un simple endoctrinement de masse, mais consacrait les modes de représentation du satiriste comme légitimes. Ainsi, la violence symbolique exercée par le satiriste procédait d'une complicité tacite qui unissait Kraus et la masse et pacifiait la relation de maître à esclave décrite par Canetti. La soumission des adorateurs de Kraus ne s'explique donc pas seulement par les qualités de rhéteur du père de la *Fackel*, mais également par le consentement implicite des dominés. En ce sens, c'est l'intériorisation par la masse des catégories de pensée de Kraus qui fonda la stabilité de cette relation de subordination et qui dissimula les rapports de force. A cet effet, la *Fackel* et les lectures publiques constituèrent les deux principaux vecteurs d'inculcation de la position de surplomb que s'arrogea le satiriste. Ainsi Kraus et la masse, le dominant et les dominés, ont travaillé inconsciemment et conjointement à l'élaboration de la dictature intellectuelle dont il est question dans ce chapitre. Dès lors, si Kraus peut être perçu comme un révélateur des règles qui caractérisaient le champ intellectuel viennois, il fut surtout lui-même victime des mécanismes d'imposition des rapports de domination.

Il est toutefois regrettable que Kraus, obnubilé par les intérêts souterrains, ait trop souvent délaissé la substance littéraire générée par ses adversaires pour se concentrer sur les relations que ceux-ci entretenaient les uns avec les autres. En effet, sa satire, portant le plus souvent sur les intérêts et les stratégies de ses concurrents, négligeait la prospérité et la spécificité des activités que ces derniers déployaient au sein du champ intellectuel viennois. Or, il semble que la dénonciation des connivences entre les différents intellectuels ne suffise pas à disqualifier leurs travaux, car, en dépit des fantasmes rigoristes de Kraus, une vérité peut tout à fait surgir d'une œuvre au mépris de la perversion de son auteur. Néanmoins, comprenons qu'en cette époque empreinte d'un sentiment de déclin, seule cette intransigeance morale, telle qu'elle était

prêchée par Kraus, résistait pour la masse aux inclinations nihilistes d'un monde qui préparait la guerre.

4. Conclusion

Si l'ambition d'une réhabilitation du phénomène Kraus au cœur des sciences sociales paraît séduisante, tant l'étude de ce cas se prête à la pleine expression des ressources méthodologiques de la théorie des champs et à l'actualité des préoccupations épistémologiques des relations entre presse et pouvoir, elle pâtit de la fascination épidémique pour le satiriste, que contractent ses principaux commentateurs. En ce sens, cette fascination, qui transparait distinctement dans les articles à propension apologétique que Bourdieu et Bouveresse ont consacrés au satiriste, corrompt l'appréhension scientifique de ce phénomène social. Or, il semble que le zèle dont témoignent le sociologue et le philosophe à l'endroit de l'entreprise krausienne découle d'un sentiment d'identification éprouvé par les deux intellectuels français à l'égard du satiriste viennois. Pour s'en convaincre, il suffit de relever l'étonnante proximité des positions qu'ont occupées Bourdieu, Bouveresse et Kraus au sein du champ intellectuel, ainsi que la ressemblance de leur engagement politique⁸³, sans omettre la similarité des critiques qui leur furent adressées. A titre d'exemple, Raymond Aron décrivait Bourdieu comme « un chef de secte, sûr de soi et dominateur [...] impitoyable avec ceux qui pourraient lui faire ombrage »⁸⁴, tandis que cette critique fut émise vingt-cinq ans plus tôt par Canetti à l'encontre de Kraus.

Ainsi, ni Bourdieu ni Bouveresse n'ont entrepris l'objectivation des principes de catégorisation qui fondèrent la représentation krausienne de monde social et, sous le mode de la violence symbolique, celle des disciples du satiriste, car cela aurait sonné le désaveu de leur propre grammaire de perception. En ce sens, si Canetti se présentait comme « un étudiant de l'université Karl Kraus »⁸⁵, Bourdieu et Bouveresse ont tous deux hérités, par le biais d'un « inconscient académique »⁸⁶, des schèmes cognitifs imposés par le satiriste. Dès lors, ce mémoire invite non seulement à l'« objectivation participante »⁸⁷, mais également à une reconsidération de l'actualité de la violence cachée que Karl Kraus déploie sur le champ intellectuel. Enfin, que l'éclairage soit intellectuel ou social, il semble que les perspectives de recherche offertes à l'historien en ce qui concerne le phénomène Kraus sont vastes. En effet, si

⁸³ Les trois intellectuels militants se sont présentés comme les ennemis du libéralisme (ou néo-libéralisme) et ont tous les trois développé leur propre critique des médias.

⁸⁴ ARON, R., « Bourdieu : l'intellectuel le plus puissant de France », in *L'Événement du jeudi*. N° 721, 1998, p.7.

⁸⁵ CANETTI, E., cité par Stieg, G., in *Les guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006, p. 50.

⁸⁶ Concept emprunté à CLEMENT, F., ESCODA, M., SCHULTHEIS, F., BERCLAZ, M., *L'inconscient académique*. Zürich : Seismo Verlag, 2006.

⁸⁷ BOURDIEU, P., *La distinction*. Paris : éd. de Minuit, 1979, p. 103.

le satiriste défendait que l'historien est « quelqu'un qui écrit trop mal pour pouvoir collaborer au quotidien »⁸⁸, je pense que l'œuvre de Kraus est trop influente pour n'appartenir qu'au passé.

⁸⁸ KRAUS, K., *Pro domo et mundo*. Trad. R. Lewinter, Paris : Ivrea, 2008, p. 49.

5. Bibliographie

- ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire, Typologie des discours modernes*. Paris : Payot, 1982.
- ARON, Raymond, « Bourdieu : l'intellectuel le plus puissant de France », in *L'Événement du jeudi*. N° 721, 1998.
- BAHR, Hermann, *Histoire du Monsieur de Linz racontée par lui-même*. Trad. J. Launay, Paris : Hachette, 1986.
- BOURDIEU, Pierre, PASSERON, Jean-Claude, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : éd. de Minuit, 1970.
- BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*. Paris : éd. de Minuit, 1987.
- BOURDIEU, Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'Agir, 2004.
- BOURDIEU, Pierre, *Interventions 1961-2001. Science sociale et action politique*. Marseille : Agone, 2002.
- BOURDIEU, Pierre, *La distinction*. Paris : éd. de Minuit, 1979.
- BOURDIEU, Pierre, « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », in *Archives européennes de sociologie*. Vol. 12, 1971.
- BOURDIEU, Pierre, « Sur le pouvoir symbolique », in *Annales ESC*. Vol. 3, 1977.
- BOUVERESSE Jacques, BOURDIEU, Pierre, « L'actualité de Karl Kraus », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 131-132, 2000.
- BOUVERESSE, Jacques, *Essais I, Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*. Marseille : Agone, 2000.
- BOUVERESSE, Jacques, *Essais II, l'époque, la mode, la morale, la satire*. Marseille : Agone, 2001.
- BOUVERESSE, Jacques, « Karl Kraus & nous », in *Revue Agone*. Vol. 34, 2005.
- BOUVERESSE, Jacques, *Schmock ou le triomphe du journalisme*. Paris : éd. du Seuil, 2001.
- BOUVERESSE, Jacques, *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2007.
- BOUVERESSE, Jacques, *Wittgenstein : La rime et la raison*. Paris : éd. de Minuit, 1973.

- BROCH, Hermann, « Hofmannsthal et son temps », in *Création littéraire et connaissance*. Trad. A. Kohn, Paris : Gallimard, 2007.
- CANETTI, Elias, *Aufsätze. Reden. Gespräche*. München : Carl Hanser Verlag, 2005.
- CANETTI, Elias, *Auto-da-fé*. Trad. P. Arthex, Paris : Gallimard, 2010.
- CANETTI, Elias, *Histoire d'une vie. Le flambeau dans l'oreille*. Trad. M.-F. Demet, Paris : Albin Michel, 1982.
- CANETTI, Elias, *La conscience des mots*. Trad. R. Lewinter, Paris : Albin Michel, 1984.
- CANETTI, Elias, *Masse et puissance*. Trad. R. Rovini, Paris : Gallimard, 2011.
- CHAUNU, Pierre, *Histoire et décadence*. Paris : éd. Perrin, 1981.
- CLEMENT, Fabrice, ESCODA, Marta Roca, SCHULTHEIS, Franz, BERCLAZ, Michel, *L'inconscient académique*. Zürich : Seismo Verlag, 2006.
- FREUD, Sigmund, *La naissance de la psychanalyse*. Trad. A. Berman, Paris : PUF, 2009.
- HANUSCHEK, Sven, *Elias Canetti. Biographie*. München : Carl Hanser Verlag, 2005.
- HOFMANNSTAHL, Hugo von, « Reden und Aufsätze III », in *Gesammelte Werke in zehn Bänden*. Gerd Schoeller (éd.), Frankfurt : S. Fischer Verlag, 1986.
- JANIK, Allan, TOULMIN, Stephen, *Wittgenstein, Vienne et la modernité*. Trad. J. Bernard, Paris : PUF, 1978.
- JOHNSTON, William M., *L'esprit viennois*. Trad. P.-M. Dauzat, Paris : PUF, 1985.
- KARGL, Elisabeth, LACHENY, Marc, « Wahrheitssucher in sprachlichen Angelegenheiten : Elfriede Jelinek et Karl Kraus », in *Germanica*. N° 46, 2010.
- KAUFHOLZ, Eliane, *Karl Kraus*. Paris : éd. de l'Herne, 1975.
- KRAFT, Werner, « Canetti pour et contre Karl Kraus », in *Austriaca*. Vol. 11, 1980.
- KRAUS, Karl, *Cette grande époque*. Trad. E. Kaufholz-Messmer, Paris : éd. Payot & Rivages, 2008.
- KRAUS, Karl, « Die Fackel », in *Austrian Academy Corpus*. Corpus disponible sur <http://corpus1.aac.ac.at/fackel/>
- KRAUS, Karl, *Dits et contredits*. Trad. R. Lewinter, Paris : Ivrea, 1993.

- KRAUS, Karl, « Eine Krone für Zion », in *Frühe Schriften 1892-1900*. Tome 2, München : Kösel, 1979.
- KRAUS, Karl, *La Littérature démolie*. Trad. Y. Kobry, Paris : éd. Payot & Rivages, 2011.
- KRAUS, Karl, *La nuit venue*. Trad. R. Lewinter, Paris : éd. Gérard Lebovici, 1986.
- KRAUS, Karl, *Les derniers jours de l'humanité*. Trad. J.-L. Besson et H. Christophe, Marseille : Agone, 2005.
- KRAUS, Karl, *Pro domo et mundo*. Trad. R. Lewinter, Paris : Ivrea, 2008.
- KRAUS, Karl, *Untergang der Welt durch schwarze Magie*. Munich : éd. Kösel, 1974.
- KRAUS, Karl, *Troisième nuit de Walpurgis*. Trad. P. Deshusses, Marseille : Agone, 2005.
- KRAUS, Karl, *Weltgericht*. Munich : éd. Kösel, 1974.
- LAHIRE, Bernard, « Objectivation sociologique, critique sociale et disqualification », in *Mouvements*, 2007.
- LE RIDER, Jacques, *Modernité viennoise et crises de l'identité*. Paris : PUF, 2000.
- LESSING, Theodor, *La haine de soi, le refus d'être juif*. Trad. M.-R. Hayoun, Paris : éd. Berg, 2010.
- LOOS, Adolf, *Ornement et crime*. Trad. S. Cornille et P. Ivernel, Paris : éd. Payot & Rivages, 2012.
- MUSIL, Robert, *Essais*. Trad. P. Jaccottet, Paris : éd. du Seuil, 1984.
- MUSIL, Robert, *Journaux*. Tome II, trad. P. Jaccottet, Paris : éd. du Seuil, 1981.
- MUSIL, Robert, *L'homme sans qualités*. Trad. P. Jaccottet, Paris : éd. du Seuil, 1995.
- NOIRIEL, Gérard, « Des usages historiens de la philosophie », in *nonfiction*, 2012.
- POLLAK, Michael, « Une sociologie en acte des intellectuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 36-37, 1981.
- POLLAK, Michael, « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle », in *Karl Kraus et son temps*. Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle, 1989.
- ROTH, Joseph, *La marche de Radetzky*. Trad. B. Gidon, Paris : éd. du Seuil, 2008.

- ROUGIER, Louis, *La Mystique démocratique, ses origines, ses illusions*. Paris : Flammarion, 1929.
- SCHEICHL, Sigurd, STIEG, Gerald, « Karl Kraus (1874-1936) » in *Austriaca*. Vol. 22, 1986.
- SCHICK, Paul, *Karl Kraus*. Reinbeck : Rowohlt Verlag, 1965.
- SCHOPENHAUER, Arthur, *Le monde comme volonté et représentation*. Trad. C. Sommer, V. Stanek, M. Dautrey, Paris : Gallimard, 2009.
- SCHORSKE, Carl E., *Vienne fin de siècle*. Trad. Y. Thoraval, Paris : éd. du Seuil, 1983.
- SCHNITZLER, Arthur, *Briefe 1875-1912*. Frankfurt : S. Fischer Verlag, 1981.
- STIEG, Gerald, in *Les Guerres de Karl Kraus*. Marseille : Agone, 2006.
- TIMMS, Edward, *Karl Kraus, Apocalyptic Satirist. Culture and Catastrophe in Habsburg Vienna*. Londres : Yale University Press, 1986.
- WAGNER, Richard, *Le judaïsme dans la musique*. Trad. B. de Trèves, Paris : Société d'éditions Müller, 2008.
- WEININGER, Otto, *Des fins ultimes*. Trad. J. Le Rider, Lausanne : L'Age d'Homme, 1981.
- WEININGER, Otto, *Sexe et caractère*. Trad. D. Renaud, Lausanne : L'Age d'Homme, 1975.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*. Trad. G.-G. Granger, Paris : Gallimard, 2009.
- ZWEIG, Stefan, *Le monde d'hier*. Trad. J.P. Zimmermann, Paris : éd. Belfond, 1982.